
Le Corps de la honte. Sociohistoire de la prise en charge du V

Nancy, Presses universitaires de Nancy – Éd. universitaires de Lorraine, 2015 309 p., bibl. (« Épistémologie du corps »)

Stéphane Héas



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29007>

DOI : [10.4000/lhomme.29007](https://doi.org/10.4000/lhomme.29007)

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 mai 2016

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Stéphane Héas, « Le Corps de la honte. Sociohistoire de la prise en charge du V », *L'Homme* [En ligne], 218 | 2016, mis en ligne le 19 mai 2018, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29007> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.29007>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Le Corps de la honte. Sociohistoire de la prise en charge du V

Nancy, Presses universitaires de Nancy – Éd. universitaires de Lorraine, 2015 309 p., bibl. (« Épistémologie du corps »)

Stéphane Héas

Sylvain Ferez & Sébastien Ruffié, eds, *Le Corps de la honte. Sociohistoire de la prise en charge du VIH/sida en Guadeloupe*, Nancy, Presses universitaires de Nancy – Éd. universitaires de Lorraine, 2015 309 p., bibl. (« Épistémologie du corps »)

- ¹ CET ouvrage collectif rassemble dix contributions qui relèvent de différentes disciplines : anthropologie, histoire, sociologie, sciences politiques, sciences et techniques des activités physiques et sportives. Les méthodes utilisées sont la consultation des archives des associations, des ethnographies au sein des associations actuelles et des entretiens réalisés avec les « personnes vivant avec le VIH » (PVIH), les responsables associatifs et les soignants. La préface de Nicolas Bancel nous rappelle le poids des représentations post-coloniales, avec la stigmatisation d'Haïti aujourd'hui comme « lointain écho de la "sauvagerie", autrefois admise, des Guadeloupéens » (p. 16). Les freins à l'auto-organisation et, plus largement, à l'expression guadeloupéenne semblent découler de cette histoire stigmatisante, fortement intériorisée par les acteurs insulaires. Trois parties composent l'ouvrage : l'histoire du « mal » et de sa contagion, l'organisation de la prise en charge et de la lutte contre le VIH/sida et, enfin, l'analyse du vécu du corps infecté et de la gestion de sa visibilité.
- ² L'objectif de cet ouvrage est de montrer les « contextures » (pour reprendre l'expression empruntée à Bernard Lahire, cité p. 33) de la vie avec le VIH/sida en Guadeloupe à la lueur d'une approche sociohistorique. La thèse précise les « processus organisationnels qui produisent l'impossibilité des personnes les plus directement frappées de peser sur leur destin social » (p. 205). Les auteurs contrecarrent ainsi la « stopique culturaliste » (p. 111) qui souligne les explications en termes de spécificité

culturelle de la Guadeloupe. Leur propos est plutôt de préciser le poids de l'histoire coloniale sur les représentations et les pratiques s'agissant de santé et de maladie, selon son impact sur la « spécificité de la dynamique associative et du mouvement social en matière de VIH/sida » (*id.*).

- 3 Les discours journalistiques mais aussi médicaux ont disqualifié pendant longtemps les pratiques et mœurs guadeloupéennes, construisant un imaginaire de honte autour d'une vie, avec ou sans MST. Les imaginaires de contagion ont été mobilisés, notamment par l'histoire récente de la lèpre sur l'île, et ont construit le VIH comme une pollution infâme, nourri la crainte d'une prise en charge susceptible de révéler cette infamie. Cette véritable institutionnalisation de la honte est contrée par des « barrières imaginaires » (Rommel Mendès-Leite et Maks Banens, cités p. 92) contre le risque d'infection : paraître en bonne santé, se sentir et se déclarer amoureux, voire être marié(e). Les mises à l'écart et les stratégies de fuites caractérisent alors la gestion du « mal » VIH sur cette île, stigmatisant les pratiques homosexuelles et, plus largement, les contacts avec les Autres. Les représentations excluantes concernent les liquides corporels (sang, sueur), mais aussi le virus lui-même (provenant de l'Autre, l'étranger). Les figures de l'altérité, véritables *vade retro Satanas*, se cristallisent sur « le voisin guyanais, ou pire, [le] migrant haïtien » (p. 72).
- 4 La prise en charge des PVVIH, elle, fait partie, à l'origine, du programme de lutte contre les toxicomanies. Mais ces premières actions de mobilisation homosexuelle sont tombées dans l'oubli. Ne restent que l'inscription hospitalière de l'association AIDES à la Guadeloupe, puis l'organisation-dominance médico-sociale par la suite – les médecins laissant les rênes à des non-médecins. L'organisation de l'accompagnement et des soins apportés aux PVVIH a connu plusieurs crises, avec le retrait d'AIDES du territoire (et une délabellisation à la fin des années 1990) et la création d'autres associations (Entraide Gwadeloupe, Gwada Uni-Vers). Les mises en place de réseaux de professionnels, les tensions entre les centres de soin et les associations (elles-mêmes subissant des divisions internes) entravent à la fois le *care* et le *cure*. D'autant que le rassemblement des PVVIH n'est pas chose aisée dans les années 1980 ni même 1990. L'invisibilité prime parmi les populations, les mieux loties tout du moins. Médecins et psychologues se plaignent de cette difficulté à mobiliser les PVVIH... tout en bénéficiant professionnellement de cette spécialité nouvelle sur l'île. Des carrières hospitalières se sont dessinées grâce, pour ainsi dire, à l'infection, même si le traitement du VIH demeure au bas de l'échelle du prestige hospitalier. Progressivement, avec l'infection par le VIH, se révèlent une production et une gestion institutionnelles de la précarité qui, comme l'indiquent les auteurs, permettent « d'accéder à des moyens sans commune mesure » (p. 175).
- 5 Au sein de cette organisation *cure and care*, et notamment des associations consacrées aux VIH et PVVIH, la division du travail a établi une distinction entre « usagères », « petites mains » et « entrepreneurs ». Cette distinction entérinée, si ce n'est la dépendance, en tous les cas la dissymétrie entre les premières et les derniers, entre les « malades » et les « professionnelles » du champ sanitaire et social (p. 187), et *a fortiori* avec les professionnels médecins, soit, une hiérarchie sur un *continuum* qui va de l'étrangère de couleur jusqu'au « pouvoir blanc »...
- 6 L'invisibilité des PVVIH et les difficultés de mobilisation sont ainsi à comprendre dans un contexte spécifique, avec la prégnance d'une représentation de la fragilité des personnes infectées. Le diagnostic tardif est un phénomène général à tout le territoire,

renforçant le poids d'un imaginaire dramatisant. Dans ce cadre, l'expérience du corps infecté (étudiée à partir des pratiques sportives) est marquée par des logiques drastiques d'invisibilisation de soi, de normalisation des conduites, avec des variations suivant les situations et les ressources dont disposent les PVVIH.

- 7 *Le Corps de la honte* apporte une analyse inédite du contexte local, d'autant plus difficile d'accès que la stigmatisation des PVVIH tend à les rendre invisibles, y compris pour les chercheurs. La conviction que « les murs ont des oreilles » et les risques de dévoilement restreignent l'étendue des réseaux des PVVIH, mais aussi des personnels médicaux et sociaux. Les ancrages théoriques de l'ouvrage conduisent à interroger les approches postcoloniales, éclairant finalement l'intérêt d'une anthropologie politique articulant les différents niveaux de la réalité sociale. L'accent est mis sur les intériorisations des hiérarchies sociales, politiques et sanitaires, cristallisées dans des structures réelles, des institutions et des représentations (p. 271). Ce phénomène d'intériorisation explique, *in fine*, la faible mobilisation des PVVIH et la faible contestation à chacun de ces niveaux. L'altérisation de l'infection au VIH colore la dynamique relationnelle autour des PVVIH. Ces processus sociohistoriques précisés dans cet ouvrage les maintiennent dans une situation postcoloniale interdisant la transformation d'une honte construite socialement en une fierté potentielle...